

Mères-filles

CE QU'ELLES SE TRANSMETTENT

Où en est la relation mère-fille ? Souvent dépeinte par la littérature ou les travaux de la psychanalyse comme empreinte de rivalité ou de tensions, la maternité est aussi une affaire de transmission. Comment les mères d'aujourd'hui considèrent-elles ce qu'elles ont reçu de leurs propres mères et comment envisagent-elles le lien qu'elles créent avec leurs filles ? Quels messages ont-elles à cœur de leur délivrer ? Que souhaitent-elles transformer par rapport à ce qu'on leur a inculqué. Féminisme, confiance en soi, rapport au corps et à l'amour : les valeurs sont-elles les mêmes hier et aujourd'hui ? Anonymes ou publiques, neuf femmes racontent la relation qui les a façonnées, imprégnées, et la manière dont elles s'en sont tantôt inspirées, tantôt affranchies. Elles disent aussi comment, à leur tour, elles endossent ce rôle pour élever une nouvelle génération. ●

Dossier réalisé par **AURÉLIA BLANC & TIPHAIN THUILLIER**
Photos **MARIE ROUGE** pour Causette



Lorraine et
Agnès Jaoui.

Agnès Jaoui (57 ans)

ACTRICE, SCÉNARISTE, RÉALISATRICE
ET CHANTEUSE. À L'AFFICHE DE *COMPAGNONS*

Lorranie (19 ans)

Causette : Agnès Jaoui, quelle image aviez-vous de votre mère, Gysa Jaoui¹, quand vous étiez enfant ?

Agnès Jaoui : L'image d'une femme forte, intelligente, cherchant son indépendance.

Aujourd'hui, la voyez-vous toujours de la même façon ?

A. J. : Oui et non. Oui, parce qu'elle est décédée il y a longtemps. Et non, parce qu'en mûrissant et en devenant mère moi-même, il y a plein de choses que j'ai revisitées, plein de certitudes qui se sont évanouies. Au moment de l'adolescence, notamment, quand je ressentais une forme de rejet de la part de ma fille, j'ai réfléchi à comment j'avais pu être avec ma mère. À comment c'est compliqué d'être la fille de sa mère, tout en s'en détachant. Ça n'a pas été évident pour moi. Ma mère avait une très forte personnalité et j'avais la sensation qu'elle voulait m'imposer sa façon de voir les choses. J'avais besoin de m'en défaire. Du coup, j'ai essayé de ne pas reproduire ça avec ma fille. Je regrette énormément que ma mère ne soit plus là pour en discuter. Je crois que je l'ai mieux comprise en le devenant à mon tour. Je pense que j'ai plus de compréhension sur pas mal de ses attitudes. Et par rapport au féminisme.

Votre mère se définissait-elle comme féministe ?

A. J. : Oui, totalement. Même si elle s'est mariée à 17 ans, qu'elle nous a eus très jeunes – mon frère à 18 ans, et moi à 20 ans – et que mon père était clairement le chef de famille. Mais elle était féministe, et l'est de plus en plus devenue. Elle a vécu les années 1970 à fond : d'abord la libération sexuelle, et la libération tout court. En même temps, je trouvais cette génération très anti-hommes et je n'étais pas d'accord. Même si là aussi, plus tard, j'ai un peu compris de quoi elles avaient à se séparer.

Quelles valeurs votre mère vous a-t-elle transmises ?

A. J. : L'idée que je n'étais pas qu'un corps, d'abord. Je me rappelle être revenue complètement abattue d'un casting,

et elle m'a dit : « *Mais enfin, t'es pas de la viande !* » Ça m'a marquée pour toujours. Elle avait une admiration pour les femmes fortes et indépendantes. Mais je repense aussi à ce qu'elle m'avait dit, au moment de la mort de Marie Trintignant : « *Comme quoi, c'est dur d'être une femme libre* », comme s'il fallait en payer le prix. Ça m'avait effondrée, cette réflexion. Il y a beaucoup de ses préceptes, de ses phrases un peu définitives, avec lesquelles je ne suis pas d'accord. Mais elle disait aussi : « *Je ne m'ennuie jamais*. » Et je suis comme elle. Le goût de la lecture, l'amour de la connaissance, de la complexité des choses, l'envie de comprendre, d'analyser : ça, elle me l'a évidemment transmis.

Et vous, Lorranie, quelles valeurs avez-vous héritées de votre mère ?

Lorranie : Le fait de savoir dire non. Ça, je sais très bien [rires]. Et de toujours faire ce que je veux de ma vie. Ce truc de « tu peux tout faire, et tu as le droit d'être là », ça me vient beaucoup de ma mère.

“J'avais très fort le sentiment qu'enfanter me prendrait ma place. Ce que je n'ai jamais eu avec Lorranie. Alors que je le sentais avec ma propre mère”

Agnès Jaoui

Et sur le féminisme ?

L. J. : Ça a toujours été une valeur importante dans ma famille, même si on ne partage pas à 100 % le même féminisme, ma mère et moi.

A. J. : Elle est plus féministe que moi !

L. J. : Non, c'est pas vrai. Mais je le suis d'une autre manière, d'une autre époque et, je pense, d'un autre angle de vue.

Quels sont les sujets sur lesquels vous êtes en désaccord, alors ?

A. J. : Sur Cantat et sa participation au spectacle de Wajdi Mouawad², par exemple. Ou par rapport à la séduction. Là aussi, j'ai revisité la position de ma mère. Je me souviens de ma mère gênée par mes décolletés, je me souviens de l'avoir vécu très mal... Et je me suis vue être embêtée de prévenir ma fille. Quand elle a grandi, qu'elle est devenue sexuée, qu'elle était belle comme tout et qu'elle voulait sortir à poil, ou presque, je lui disais qu'elle ne pouvait pas sortir comme ça. Et elle me répondait que ce n'était pas à elle de se cacher, mais aux autres de se retenir. Ça, c'est une chose. L'autre chose [elle s'adresse à sa fille, ndlr], c'est que tu n'es

pas du tout dans les mêmes codes de la féminité. Elle peut traîner en pyjama à la maison et se tenir un peu n'importe comment alors qu'il y a son amoureux. Je trouve ça génial et, en même temps, je suis un peu dépassée.

Sur quoi votre fille vous fait-elle évoluer ?

A. J. : Sur ça, justement. Je sens bien et j'ai toujours senti ma contradiction vis-à-vis de ça. J'ai voulu être actrice, et je n'ai jamais eu envie de renoncer à ce qui pourrait être appelé « une séduction au féminin ». Pareil sur ce côté « c'est aux autres de se tenir » : je le pense vraiment et, en même temps, il y a un endroit qui bloque chez moi. Ça me fait réfléchir.

Est-ce qu'il y a des choses qui ont

fondamentalement changé, selon vous, dans le fait d'être la mère d'une fille dans les années 1970-1980, et aujourd'hui ?

A. J. : Ah oui ! Mais je trouve que ça a changé là, ces six ou sept dernières années – et pour ma plus grande joie. Avec #MeToo, mais pas seulement.

En quoi cette lame de fond vient-elle remodeler les rapports mères-filles ?

A. J. : Je pense qu'on hérite de millénaires où la fille est à protéger des hommes. Moi, c'est comme ça que je l'ai vécu, car c'est quand j'étais toute pitchoune que je me suis faite le plus agresser. C'était quelque chose d'important pour moi de surtout protéger ma fille de ce possible danger. Mais ce qui est chouette, c'est qu'assez rapidement, je me suis dit qu'elle ne se laisserait pas emmerder. Je trouve extraordinaire qu'elle soit libérée de ça. Je ne dis pas que toutes les jeunes filles ont la force défensive de Lorranie. Mais il y a quand même quelque chose qui a beaucoup bougé. Sur cette idée d'attendre le prince charmant aussi. Je me suis rendu compte à quel point je l'attendais toujours, alors



que j'étais fille de féministe – j'en ai même fait un film avec Jean-Pierre [Bacri]. Mais j'ai l'impression que ni ma fille, ni ma nièce, ni les jeunes filles que je connais ne sont dans cette attente-là.

Selon vous, qu'est-ce qui fait la force du lien mère-fille, et du vôtre en particulier ?

A. J. : Le fait qu'on est liées pour la vie et qu'en plus, on est liées en tant que femmes.

L. J. : Je pense que dans notre cas, c'est beaucoup l'écoute aussi.

A. J. : Ce qui est fou, c'est que si on regarde dans les mythes constitutifs, les religions ou la littérature, il n'y a pas tant de si belles relations mères-filles. Il y a un gros vide de ce côté-là. Ce n'est pas quelque chose qui est beaucoup mis en avant.

Justement, en a-t-on fini avec l'idée que mères et filles seraient forcément toujours un peu rivales ?

A. J. : Je crois que, indépendamment du côté désirable, il y a aussi dans cette notion de rivalité mère-fille la question de la personnalité, du fait de prendre la place. Pendant longtemps, ce n'était pas évident pour moi de devenir mère, parce que je n'étais pas sûre de ma propre place. J'avais très fort le sentiment qu'enfanter me prendrait ma place. Ce que je n'ai plus du tout, et que je n'ai jamais eu avec Lorranie. Alors que je le sentais avec ma propre mère. Et c'est peut-être là aussi que les choses peuvent se modifier et se modifient déjà avec les autres filles de mon âge. J'ai longtemps senti les autres rivales, et ce n'est plus le cas. Je pense qu'à partir du moment où il y aura vraiment de la place pour nous dans la société, que les filles seront sûres de leur place, l'autre ne sera plus une rivale. ● **A. B.**

1. Une des pionnières de l'analyse transactionnelle en France.

2. Référence à la polémique autour de la participation de Bertrand Cantat, condamné pour le meurtre de Marie Trintignant, à un spectacle de Wajdi Mouawad au Théâtre de la Colline, à Paris, en octobre 2021.

Anne Berest (42 ans)

ÉCRIVAIN ET SCÉNARISTE, AUTRICE
DE LA CARTE POSTALE (ÉD. GRASSET, 2021)

Tessa (10 ans)

Lélia Picabia (77 ans)

Causette : Quelle image aviez-vous de votre mère quand vous aviez l'âge de votre fille ?

Anne Berest : J'ai l'impression que j'avais conscience que mes parents ne ressemblaient pas aux autres parents de l'école. Je savais que, chez moi, il y avait une plus grande liberté accordée aux enfants. J'étais très impressionnée, aussi, quand j'allais chez des enfants dont les mères ne travaillaient pas. J'avais l'image de ma mère qui travaillait, beaucoup, et ça me semblait être la norme. Nous, nous avions pleinement conscience qu'il y avait un monde en dehors de la maison, qui la passionnait, et que nous n'étions pas plus importantes que ce monde-là. C'était une figure d'indépendance et de liberté.

Lélia Picabia : J'ai beaucoup participé, dans les années 1968-1972, à tous les mouvements féministes. J'ai fait partie du MLF [Mouvement de libération des femmes, ndlr] et du Mlac [Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la

contraception]. Je voulais réussir mon indépendance, réussir dans mon travail – j'étais linguiste. Et de l'autre côté, moi qui avais eu une enfance foutraque, je voulais aussi réussir ma famille. Mon mari, qui était aussi dans des travaux de recherche très pointus, était de la génération des hommes qui n'avaient pas compris qu'il fallait qu'ils s'impliquent dans la maison. Finalement, c'est moi qui assumais tout. Et c'est vrai que, quand j'en avais ras le bol, je partais quelques jours pour un congrès ou une table ronde.

Anne, quelles valeurs vous a transmises votre mère ?

A. B. : Je pense que cette notion d'indépendance financière, et d'indépendance tout court, a été profondément ancrée en moi. J'ai le goût de la liberté, de faire des choses seules. Je ne suis pas du tout fusionnelle dans le couple. Je pars très souvent écrire seule. Quand j'ai des déplacements et que les filles ne

sont pas contentes parce que je m'en vais, je leur dis : « *Oui, mais vous avez la chance d'avoir une mère qui travaille, qui fait le métier qu'elle a choisi, donc même si vous n'êtes pas contentes, vous devez le respecter et ne pas râler.* »

Qu'avez-vous gardé du féminisme de votre mère ?

A. B. : Adolescente, je pensais que les combats de la génération de ma mère avaient abouti et que, au fond, le combat féministe était terminé. C'est en entrant dans la vie active que j'ai eu une prise de conscience et que j'ai fait partie du mouvement créateur du Collectif 50/50 [pour promouvoir l'égalité dans le cinéma et l'audiovisuel]. Je pense qu'avoir eu une mère très militante fait que ça a été très naturel pour moi de militer. J'avais l'impression que c'était une chose normale que de s'engager dans des collectifs.

Tessa, quel regard portes-tu sur ces combats féministes ?

Tessa : Je me dis que ça a énormément évolué par rapport à avant. Mais quand même, je trouve que ce n'est pas tout à fait terminé, parce qu'il y a encore plein de trucs, dans la vie courante, à l'école, des gens qui disent « *ça, c'est pour les filles* » et « *ça, c'est pour les garçons* »... Ça ne se rapproche pas tellement du vrai féminisme pour le travail ou les inégalités salariales, mais c'est quand même super énervant. Par exemple, hier, maman a acheté des trucs pour préparer l'anniversaire de ma sœur, et elle n'a pas pris les mêmes choses pour les filles et pour le garçon qui est invité. Et ça, ça m'énerve. C'est pas parce que c'est des filles qu'on doit leur acheter des petites licornes, et les garçons des dinosaures.

Qu'est-ce qui a changé dans le fait d'être mère d'une fille dans les années 1980-1990 et dans les années 2010-2020 ?



A. B. : Tout ce qui touche au rapport au corps. J'ai une grande facilité de discussion avec Tessa, je lui ai parlé des règles assez tôt, par exemple. Alors que moi, quand j'ai eu mes règles, je ne savais pas ce qu'il m'arrivait. Personne ne m'en avait parlé. Ce n'est pas du tout un reproche, mais c'est l'une des grandes différences. Je pense qu'il y a toute une approche du corps, de la sexualité, de la puberté qui a changé. Mes filles, je leur parle depuis qu'elles sont toutes petites de la question de l'intimité, du fait que personne n'a le

droit de toucher à leur corps. Toute une éducation face à la pédophilie que nous, nous n'avions pas. Mais c'était une autre époque. Aujourd'hui, je peux parler de cette question à mes enfants, parce que c'est toute la société qui m'accompagne là-dedans.

Anne Berest, les sujets de la filiation et de la maternité traversent votre œuvre. Travailler sur ces questions a-t-il fait bouger votre relation avec votre mère ?

A. B. : C'est vrai que la question de la

transmission et de la maternité traverse véritablement tout mon travail. C'est un sujet auquel je réfléchis tout le temps. En tant que mère, je suis sans cesse dans la réflexion : « Est-ce que c'est bien ce que je fais ? », « Qu'est-ce que je transmets ? Comment ? ». Ça me travaille beaucoup. Et puis j'aime travailler en famille : j'ai écrit un livre avec ma sœur, un autre pour lequel j'ai travaillé avec ma mère. Mon prochain livre sera aussi sur la famille. Et j'ai eu l'idée de la série *Mytho*, qui raconte l'histoire d'une mère en *nervous breakdown* [qui fait croire à son entourage qu'elle est malade], quand Lélia a eu un cancer du sein. Pour moi, la famille est le terreau premier et florissant de tout mon travail d'artiste. De la même façon que pour Louise Bourgeois – sur qui j'ai beaucoup travaillé –, la mère a été une source d'inspiration infinie.

Qu'est-ce qui fait la force du lien mère-fille, et du vôtre en particulier ?

L. P. : Beaucoup d'amour.

A. B. : Moi, j'ai l'impression qu'au tout départ, c'est un lien qui est forcément « monstrueux ». Qui est le lit de la névrose. En fait, c'est comme si on partait perdant. Et toute la difficulté et la beauté de ce lien, c'est de passer sa vie à essayer de lutter et de se dire : « *Je vais faire mentir cette fatalité* » sur la relation mère-fille. Pour ma part, j'ai toujours voulu avoir des filles. Et ce que je trouve très beau dans cette idée, c'est que ça vous oblige, en tant que femme, à réfléchir sur votre féminité. À accepter, à un moment donné, de voir sous votre toit des corps qui deviennent ceux de la jeunesse, des beaux corps, au moment où vous-même vous êtes dans un changement d'étape de votre féminité. Cela oblige à accepter un relai du féminin. Ce qui permet peut-être de bien vieillir. Avoir des filles est à la fois complexe et passionnant quant au travail qu'on doit faire sur soi-même. ● A. B.

“J’ai toujours voulu avoir des filles.
Et ce que je trouve très beau dans cette idée,
c’est que ça vous oblige, en tant que femme,
à réfléchir sur votre féminité”

Anne Berest